

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 16

Artikel: La fille du Colonel : [suite]
Autor: Saint-Martin, Ch.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190365>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une doyenne, car c'était dans une société de dames que cette réflexion était faite, — une doyenne, toussant légèrement, cherchant le temps de calculer sa phrase, dit enfin : Voici ma théorie du bas ; en profitera qui voudra. Pour un travail ni grand ni très petit, avec laine ou coton de moyenne grosseur :

Quatre-vingts mailles mets pour commencer le bas,
Et continue ainsi cent quinze tours plus bas.
Là, petit à petit il faut qu'on diminue
Du quart, afin d'avoir jambe menue.

La doyenne s'arrêta :

C'est trop positif, dit-elle, pour être exprimé en rimes ; poésie et pratique ne feraient pas bon ménage, car nous avons omis les sept tours d'espace aux deux premières diminutions et à l'avant dernière, comptant cinq pour les autres.

Après la dernière, vingt et quelques tours nous amènent à la bande ; ici, faisons le partage égal des mailles ; douze chainettes conduisent au talon ; menez celui-ci comme bon vous semblera, mais fermez de façon qu'il reste neuf mailles de chaque côté des points de couture.

Voici le pied du bas. Divisons-le par avance en trois parties d'égale longueur ; la première nous ramènera au nombre de mailles du mince de la jambe, ce que l'on obtient par des diminutions revenant chaque troisième tour ; — la deuxième partie conduit sans incidents à la dernière, qui, en diminutions espacées, alternées, en progression décroissante, de cinq à un, nous donne la fin du bas et de la théorie. »

A l'œuvre donc, doigts agiles des fillettes ! Avec un peu d'attention vous ne vous tromperez point, et lorsque vous aurez réussi une paire de bas, vous en réussirez autant qu'il sera nécessaire pour chauffer toute une maisonnée.

Surtout ne dédaignez jamais cet utile emploi.
Sophie TROTTEVILLE.

**Coumeint quiet, quand on sâ sè rézenâ,
on est vito consolâ d'on chagrin.**

Lè fennès ont bin dào bon, lo faut reconnaître, mà lè faut portant pas adé attiutâ, kâ on s'ein porrâi repeintrè, vu qu'on arâi min dè réspons po sè consolâ se no z'arrevâvè guignon.

Nefliet avâi ein peinchon per tsi leu on ovrai tailleu que lài dévessâi payi quaranta francs pè mài. Cé pequa-pronma étai on Allemand que medzivè coumeint on lâo, et la fenna à Nefliet, que trovâvè que sa toupena sè courâvè pi trâo rudo, dit on dzo à se n'hommo que foudrài prâo reintseri lo iaiâ et lo mettrè à cinquanta francs pè mài, vu qu'âo' prix dè quaranta francs n'aviont min dè profit avoué on coo que débitâvè atant dè vicaille.

— Que vâo-tu férè ! répond Nefliet, qu'âtai on brâvo hommo, qu'avâi lo tieu su la man, lo pourro gaillâ gâgné dâi petitès dzornâ ; et pi l'est tant boun-einfant. Lo faut pas reintseri, kâ y'ein é pedi.

Lo reintsériront pas ; mà, âo bet dè cauquiè teimps, m'einlénvîne se lo tütche ne décampè pas on bio matin sein tambou ni trompette et sein payi trâi mài dè peinchon que dévessâi à Nefliet.

— Eh ! lo coquien ! se fe Nefliet quand sut que l'autre avâi traci, vouaïquie passâ ceint francs dè fotsus. Mâ y'é onco dào bounheu dè ne pas avâi attiutâ ma fenna que lo volliâvè reintseri, kâ ne pèdrâi bin mè.

— Ora, te vâi, Janette, se fe à sa fenna ! ne sariâ dâi galés coco se t'avé attiutâïe !

— Eh bin vâi, t'as résôn, repond la fenna, et la perda n'est pasasse granta !

— Et binsu, et l'est cein que mè consolè !

LA FILLE DU COLONEL.

VIII

Rien n'était plus charmant que de voir le capitaine et la jeune colonelle rapprocher gracieusement leurs têtes brune et blonde pour étudier à fond la carte de l'Indochine ou le cours du Fleuve Bleu, et faire ensemble, sur un banc du jardin, au chant, non plus des clairons, mais du rossignol, une méditation militaire sur les hauts faits du général Negriger et l'avenir de l'armée française.

On ne reconnaissait plus Maurel. Toujours sévère à la caserne, avec sa compagnie, il était doux comme un agneau chez le colonel, avec cette jeune fille, à laquelle il s'attachait de plus en plus.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi : les quinze derniers jours du colonel Dorval à la tête du 60^e de ligne !

Le 29 mai, au soir, le colonel avisa Jeanne qui rentrait dans sa chambre :

— Ah çà ! ma fille, lui dit-il, c'est donc vraiment le capitaine Maurel... ?

Jeanne, se penchant avant de disparaître et avançant sa jolie tête à travers la porte entrebâillée, mit un doigt sur ses lèvres :

— Pas encore, mon père, pas encore ! J'ai encore quarante-huit heures à attendre avant l'affreux perroquet du capitaine Urseau... Et, vous savez, le grand problème n'est pas encore tout à fait résolu !

Le colonel fit un pas, en souriant :

— Voyons, petite folle, quel est-il donc, ce grave problème ?

— Vous tenez à le savoir ?

— Oui, certes.

— Eh bien ! vous le saurez demain.

Et elle disparut.

C'était le 30 mai, jour de la mise à la retraite du colonel Dorval.

Il était très ému, plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même, le vieux soldat de Crimée, d'Italie et de Gravellote !

Il est si dur, quand on se sent encore plein de vie, de force, de santé, et même de jeunesse de cœur et d'enthousiasme patriotique, de quitter l'armée et de dire adieu pour toujours au régiment bien-aimé !

On ne vit pas quarante ans au milieu des choses militaires, des camps ou des garnisons, sans y mettre une partie de son cœur, et Dorval y avait mis tout le sien.

Il prévoyait que la journée serait rude et s'en effrayait à l'avance.

Mas Jeanne était là, qui, dissimulant son double chagrin sous un sourire, le fortifiait et le soutenait.

Dès le matin commencèrent les visites des officiers. Dorval se jeta dans les bras de son vieil ami Ollier et l'embrassa avec effusion. Puis il serra la main aux commandants et trouva les mots les plus heureux, partis de son âme, pour les remercier de leur zèle. Il traversa ensuite les rangs des capitaines, passa rapidement devant Maurel, dont il remarqua la pâleur, et s'arrêta une se-

conde devant Urseau, qu'il fixa dans le blanc des yeux et dont il étreignit la main avec une sorte de fureur.

Le pauvre capitaine, qui ne pensait plus à sa mauvaise plaisanterie du perroquet vert, se mépris aux intentions du colonel et se dit avec satisfaction :

— Tiens, c'est bizarre ! Il paraît que le colonel m'aime plus que je ne le croyais !

Le colonel dit adieu à tous ses officiers, lieutenants et sous-lieutenants, et les congédia ensuite pour sa dernière revue.

Cette revue eut lieu sur la place d'armes, à dix heures. Le régiment, triste et silencieux, se rangea en bataille, et Dorval, se raidissant contre sa douleur, pâle sur son grand cheval, mais droit et ferme comme un jeune homme, passa, une fois encore, sur le front de chaque compagnie.

Ah ! comme on voyait bien, comme on devinait, à certains signes imperceptibles, indéfinissables, à la tenue des hommes, au salut des officiers, à la manière dont les épées étaient abaissées jusqu'à terre, lentement, doucement, comme à regret, à l'attitude des sous-officiers, à leur visage, à leurs regards, à l'émotion qui régnait partout, au silence de tous, à la façon solennelle et triste dont le drapeau s'inclina, à mille choses semblables, bien connues de l'armée, comme on voyait bien que le colonel Dorval était adoré de son régiment !

Mais, qu'y faire ? il en était ainsi dans l'état militaire. Ceux qui l'ont connu le savent. La loi y est belle et noble, mais elle est impitoyable et, quand l'heure est venue, il faut que chacun s'incline.

L'intérêt de la patrie le veut ainsi.

Le colonel prolongea tant qu'il put cette suprême jouissance qui allait lui être enlevée, et qui lui était si douce. Il avait préparé un petit discours, que Jeanne avait corrigé et qui contenait un adieu aux troupes avec une exhortation à toujours aimer la patrie. Mais il ne put le prononcer. Quand le régiment fut assemblé pour le défilé, quand il l'eut là, pour ainsi dire, sous la main, la force lui manqua, il crut étouffer, et il ne put que crier à plein poumons, en tirant son épée :

— Mes enfants... Vive la France !

Le discours de Jeanne servit d'ordre du jour.

(A suivre).

Ch. SAINT-MARTIN.

Menu

d'un banquet d'anciens grenadiers vaudois, réunis à V*** le 5 février 1881 pour fêter le 10^{me} anniversaire du retour des frontières.

1. Comme 1^{re} manœuvre (charge en 12 temps et 2 mouvements). — *Bouillon fédéral aux grenadiers, avec petites pâtes en avant-garde.*

2. 1^{er} grand défilé (avec guide au centre et silence dans les rangs). — *Langues de bœuf* de 1847 et 1870, avec sauce de vieux képis.

3. *Pommes de terre* aux grands hommes, croisés à l'ordonnance, et sauce au père Imhoff.

4. 2^{me} grand défilé (la gauche en tête). — *Gigot de mouton* d'Austerlitz, avec sauce à la Tournelette et champignons de St-Sulpice.

5. *Salade* aux épaulettes rouges, avec huile de Porrentruy et vinaigre de Laufon.

6. Dernière manœuvre (avec marche en retraite, en formant les groupes). — *Fromage du pays* aux yeux de vétérans. *Dessert* : Feu d'artifice oratoire et musical. Décharge à volonté, par homme, par peloton et par compagnie.

Liquide. Vin de l'Ermitage et de la Fontaine.

Observation importante : Par ordre du jour du commandant de la place, l'heure de la retraite sera retardée ce soir pour les vieux grenadiers, et l'appel dans les chambres renvoyé à des temps meilleurs.

Demain, 6 février, à 7 heures du matin : Diane. De 8 à 9 heures, soins de propreté. A midi, rapport.

Le commandant de place espère qu'en rentrant ce soir dans leurs demeures, les grenadiers sauront marcher coude à coude, sans manquer leurs points de direction.

Honneur aux vétérans !

Réponse à la question posée samedi : *Les deux aveugles étaient sœurs du défunt.* — Ont deviné : MM. Natural, Coppet ; Diétrich, Locle ; Bastian, Forel ; Janin, Morrens ; Monod, Vevey ; Prod'hom, Carouge ; Poras, Prévonloup ; Taillens, fils ; Sandmeyer, et M^{es} Thélin et Failletaz, Lausanne ; M^{me} Panchaud, Genève ; M. Roumieux et café Rey, Genève ; Vellauer, Nyon. — La prime est échue à M. Vellauer, Nyon.

Question.

Deux femmes voient passer deux hommes. Une d'elles dit : « Ces deux hommes sont nos pères, les maris de nos mères, les pères de nos enfants, nos maris actuels. Qu'étaient ces deux hommes et ces deux femmes ?

Prime : Une vue photographique.

OPÉRA. — Les représentations d'opéra se succèdent en attirant un public de plus en plus nombreux et sympathique. Mercredi, l'*Etudiant pauvre*, donné avec un brio remarquable, et dont les petites perles musicales ont été si vivement applaudies, faisait salle comble. Ce soir, il en sera de même pour *Carmen*. C'est vraiment à se féliciter que les tractations entamées au commencement de la saison dans le but d'obtenir une troupe régulière n'aient pas abouti : jamais nous n'aurions obtenu un tel résultat. Aussi devons-nous des remerciements au Comité du Théâtre, qui a eu la main fort heureuse en traitant avec Genève. « Le théâtre tombe complètement, à Lausanne, disait-on ; la comédie ne va pas, l'opéra n'ira pas mieux. » Et, quelques jours plus tard, l'*Abbé Constantin*, ainsi que le *Barbier*, obtenaient un succès complet : salle comble, applaudissements enthousiastes. Donc, des bonnes troupes, et tout ira bien.

Ce soir, *Carmen*; lundi, la **Fille du Tambour-major**, opéra comique d'Offenbach.

Une jeune ménagère s'adresse au charcutier. — J'ai acheté ici, il y a deux mois, un jambon. Il était excellent. En avez-vous encore de cette qualité ?

Le charcutier. — Parfaitement, madame ; en voilà dix là-bas, tout aussi bons.

La jeune ménagère. — Etes-vous certain qu'ils proviennent tous du même animal ?

Le charcutier. — Mais oui, madame.

La jeune ménagère. — Alors, veuillez m'en envoyer trois.

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & fils, Lausanne.